2

De J2 à J3 À ANGERS (1948-1955)

… Hé! Dieu, si j'eusse étudié,

Au temps de ma jeunesse folle…

François Villon, le Testament

Plus que le marbre dur me plait l'ardoise fine…

Et plus que l'air marin, la douceur Angevine.

Joachim du Bellay, Sonnets.

Lui :«T'es un peu belle, mignonne, t'es balancée comme une Chrysler!…»

Elle : «Et toi, t'es balancé comme une deux chevaux»!

Fernand Raynaud.

En ce temps-là, j'étais timide, un mot m'était promission

Et je prenais les campanules pour les fleurs de la passion.

Louis Aragon.

En 1948, j'avais à peine dix ans et terminé mes études primaires. Je devais aller au lycée. Je passai sans difficulté l'examen d'entrée en sixième qui ne comportait qu'un écrit, dictée et arithmétique. J'aurais bien voulu suivre mes amis Doudet au Collège Saint-Vincent de Rennes. Mes parents, qui redoutaient à raison une outrancière pression catholique qui me conduirait à la prêtrise ou à la médiocrité bourgeoise, me confièrent au lycée David d'Angers et à la branche huguenote de la famille, les Magneron qui avaient passé une bonne partie de la guerre à Martigné-Ferchaud. Ma tante Cicie

était professeur de français-latin au lycée Joachim du Bellay et mon oncle Paul, instituteur dans les petites classes. J'étais externe libre, dans une ambiance imbibée de culture humaniste. Je passai sans difficulté de la calotte à la laïque, mais je restai fidèle à ma foi résolument catholique. Il n'y eut presque pas de guerre de religion avec mes cousins, à peine quelques passes d'armes avec le Baron des Adrets, héros de ma cousine Michelle. Comment admettre et encore moins justifier la tuerie de la Saint-Barthélemy par l'abominable Charles IX, Catherine de Médicis et leurs minets? Comment ne pas bouillir devant la bêtise de la Révocation de l'Édit de Nantes? Je ne fus pas séduit par l'année pourtant intéressante que je passai comme éclaireur chez les scouts unionistes, dont mon cousin Jean-Pierre, alors en math-élem et tout auréolé de sa performance au Concours Général, était chef de patrouille.

En sixième, il fallait choisir son option. Je voulais étudier le latin, il n'était donc pas question d'entrer en moderne. Le classique était trop littéraire pour un futur médecin. Ma tante poussa ma mère à opter pour une innovation pédagogique, les classes nouvelles, ouvertes sur l'étude du milieu. J'entrai donc en classe de 6ème N2, option anglais. Le programme était très épais, trop épais pour un type de pédagogie trop souple. Entré

trop jeune dans le secondaire, j'étais suffisamment intelligent pour rester dans la moyenne et passer dans les classes supérieures, mais je n'atteindrai plus jamais la tête de la classe, comme chez les bons Frères. L'étude du milieu consistait à lâcher dans la nature un groupe de trois élèves pour y découvrir ce que l'on voulait. L'ami Couillaud, qui avait des parents à Martigné-Ferchaud, avait une foule d'idées ; il m'entraîna avec Soltner à visiter l'usine à gaz, l'usine électrique, les abattoirs municipaux, Cointreau, Bessonneau... guidés par des cadres interloqués, mais bienveillants. Entrer en sixième signifiait avoir le bonheur d'apprendre les langues. Je fus d'abord surpris qu'on ne nous fasse pas traduire la messe en latin. L'anglais me fascinera. J'avais l'oreille musicale et je sus très vite que je n'aurais pas de problème d'accent. Je rends constamment hommage à M. Antier, qui choisit «*Fluent English*» et non le barbant «*Carpentier et Fialip*», pour nous faire entrer dans la cervelle les bienfaits de la phonétique et de ses sigles étranges, pendant deux années de suite. J'aurai la charmante « Miss » Boulanger en 4ème, et surtout le brillant Pierre-Maurice Richard en terminales qui préparait avec Wendy Hall et mon professeur de dessin James Guittet, un livre qui régnera pendant une bonne décennie sur les lycéens des classes terminales. Il nous subjuguait par le succès d'une pièce de théâtre qu'il avait écrite et fait jouer longtemps sur une scène parisienne; il était évident à l'entendre qu'il avait fait plus que des ronds de jambe à son actrice principale, Hélène Perdrière je crois, célébrité de l'époque. En quatrième, il fallait choisir une seconde langue. Mon choix était fait depuis longtemps sur la façon d'aborder les continents, depuis que j'avais rêvé devant le planisphère selon Mercator. Ce serait l'espagnol, et tant pis pour les germanistes encore nombreux à l'époque.

Les lycéens d'après-guerre ont bénéficié de chances particulières: les classes étaient peu chargées, avec à peine une vingtaine d'élèves, pratiquement tous issus de la classe moyenne, mais suffisamment mélangés pour que l'on échappât à l'élitisme de certaines institutions privées dans lesquelles je n'aurais voulu entrer à aucun prix. Pour moi qui n'aimais pas les mathématiques, les programmes étaient encore peu axés sur la primauté de la science sur le littéraire.

L'autre originalité des classes nouvelles était l'accent mis sur les travaux manuels. Ce que je sais du bricolage électrique et de la menuiserie en est issu, qui nous faisait faire des circuits de va-et-vient avec deux commutateurs, comme j'en installerai plus tard dans ma cuisine; à mon très grand regret, je ne pourrai jamais trouver de plaisir à découper dans du contre-plaqué des reproductions parfaitement imitées de Mickey Mouse et de Donald Duck : je n'ai jamais su copier servilement comme, à l'exception de mon oncle Paul qui adorait qu'on laissât aller son instinct, on nous le demandait à l'époque. L'art brut n'était pas encore promu en tant que matière artistique noble.

À part le merveilleux Maury qui enseignait dans la bonté les mystères de la nature avec un talent pédagogique exemplaire, je n'ai pas gardé de souvenir marquant des programmes scientifiques dispensés pendant mes sept années de lycée. Quelques efforts de fin d'année suffisaient pour se maintenir au niveau adéquat pour monter dans la classe du dessus. Jamais je n'obtiendrai le tableau d'honneur à la fin des trois trimestres d'une même année scolaire. Plus tard, je regretterai de ne pas avoir redoublé la classe de seconde, comme le conseillait mon professeur de français-latin de l'époque, M. Lowe, une terreur sentimentale désespérée depuis la mort de son fils, célèbre pour ses points négatifs aux épreuves de dissertation française. Que pouvait-il penser d'autre de moi qui, l'année précédente, m'étais fait étaler au BEPC, appelé pré-bac par certains, qu'il considérait comme le pré où broute les ânes? Je devrai courir toute ma vie après une maturité qui me fuira d'autant plus que je n'avais pas, à l'époque de la puberté, vraiment à faire face à des épreuves dures, formatrices pour la vie que j'ambitionnais de mener.

Au lycée, j'ai appris ce qu'était un chahut en classe, inimaginable chez les bons Frères. Notre professeur de musique était une jeune femme superbe qui s'était mise en tête de nous faire aimer Sibelius et Grieg, «La Valse triste» et « la Danse d'Anitra » et le compositeur russe César Cui, dont je serais aujourd'hui bien en peine de citer une seule œuvre. Chaque cours était une heure de chahut absolu, gestuel autant que verbal. J'aimais trop la musique pour y participer et je chantais juste. Je le haïrai pour la vie et n'éprouverai jamais la moindre sympathie pour les thuriféraires des petits

monstres. Mlle Porée, c'était son nom, décédera d'une intoxication oxycarbonée due à un mauvais poêle à charbon. Je la revois descendant le boulevard Davier, un carton à gâteau tenu par la boucle de la ficelle, croisant les deux gamins de douze ans que nous étions en train de jouer aux billes, la dernière image que j'aurai d'elle. J'apprendrai le piano, mais ne dépasserai pas le stade du massacre des «Pifferari» de Gounod. En troisième, nous réclamerons du jazz *galore* au professeur; c'était l'époque des «Oignons», de Sydney Bechet, de Louis Armstrong, des grands orchestres de la «Voice of America», Glenn Miller et Benny Goodman. La soif de radio était insatiable. Au dortoir, il y avait des *penstos*[15] qui s'escrimaient encore à faire à faire crépiter des postes à galène. Vers 1953, arriveront à peu près en même temps à Angers, Europe n°1, sa musique continue et ses parasites, les premiers transistors et la télédiffusion en direct du mariage d'Elisabeth et du Duc d'Edimbourg devant des visages écrasés sur la vitrine du plus gros marchand d'appareils électro-ménagers. Bien avant Rennes, Angers eut son Monoprix et son Milk-Bar. Par contre, il n'y avait pas de tout-à-l'égout; la pompe à merde marchait encore gaîment en 1955. Dans les deux villes, les chevaux de charriots des transports urbains Lucas-&-Undeberg, comme ceux de Métraille, y semèrent leurs crottins dans les rues, jusqu'à la fin des années 50.

Il était évident que je n'aimais pas les mathématiques[16]. En algèbre, je ne dépasserai jamais la fonction y=ax+b, la seule d'ailleurs dont j'aurai jamais besoin durant ma vie scientifique avec tout ce qui se relie à l'inverse du carré de la distance. Mon aversion pour la géométrie était totale. Le système était tel qu'il me permettra, sept ans plus tard, d'être bachelier «Sciences Expérimentales », sans aucune culture mathématique. Je comprenais suffisamment ce qu'il fallait savoir en physique et en chimie pour compenser ce que les mathématiques avaient d'abstrait. Comment oublier que p=mg, f=m et e=½mV2, quand on s'offre des billets de parterre à pied, en vélo, en scooter, mais jamais en auto? Et comme cette matière était absente des épreuves écrites... En guise de révérence, je m'offris le luxe de terminer en beauté ma scolarité en faisant appel à ma

connaissance de l'arithmétique des bons Frères, destinée à faire de nous de bons commerçants et oubliée de tous comme le conditionnel passé deuxième forme que j'étais le seul à maîtriser au lycée.

Si je n'ai pas été un élève transcendant au lycée au plan du suivi des programmes et de la qualité de mes compositions – à part un étonnant treize et demi sur vingt en dissertation philosophique sur la sublimation des tendances, un prix de musique et un prix d'histoire-géo que je n'irai même pas chercher – j'ai bénéficié de l'accès à la culture indispensable à l'esprit des humanistes de la Pléiade, dont l'enfant du pays Joachim du Bellay, mon poète favori avec Baudelaire et Aragon. Angers est une ville de culture. Elle est belle dans son architecture et dans son histoire. La douceur angevine est une réalité qui modèle les personnalités. Pays de vin où l'on mange bien et où les filles sont belles. « *Angevin, sac à vin, angevine sac à pines* », dit le proverbe. Ville de jardins[17] traversés tous les jours pendant sept ans, en croisant les filles qui descendaient en sens inverse vers le lycée Joachim du Bellay, toujours dans le même tempo. Marie-Laure[18] était à la sortie du Jardin des Plantes, toujours à l'heure, contrairement à la grosse fille, courant échevelée, boudinée dans son tablier bi toujours en retard puisqu'on la croisait les meilleurs jours pour elle en plein Jardin du Mail, tout proche du lycée David d'Angers.

Mon oncle et ma tante m'élevèrent en renforçant mon amour pour la lecture, les arts plastiques et la musique. Les copains, dont mon inséparable ami Yves Bonhomme, firent le reste. Toujours chétif, j'adorais le sport en général et haïssais sa pratique en particulier, notamment le handball si cher au prof de gym. Brimé durant mes premières années de lycée, je serai aussi vite dégoûté des bagarres, dès la cinquième, après m'être fait dérouiller par mon copain Martineau, un cinglé de football que j'avais provoqué pour voir si je serais cap'. Je vois encore mon bourreau bien en garde, ramassé sur lui-même, évitant de me faire mal quand il aurait pu m'abattre au premier uppercut et les autres garçons de la classe se pressant en cercle épais et étroit contre notre arène et criant « *Du sang...*

Du sang... ». Charmants bambins, sais-tu? Plus tard, je serai respecté du fait même de cette déficience physique. Pensez donc, j'étais toujours le sommet de la pyramide humaine, figure imposée lors de ces fêtes de la jeunesse abhorrées, où il fallait défiler au pas en chemise blanche, short bleu et chaussures de tennis, comme à Moscou ou Pékin, et montrer aux parents assis, émus, dans les tribunes du stade Bessonneau, combien leurs enfants étaient aussi beaux sous Auriol et Coty que sous Pétain ou Walter Ulbricht. Le look Polnareff n'était pas à la mode des épaules surcompensées à la Henri Vidal. Eddie Constantine[19] était baraqué, fumait des Lucky et buvait du Vat69.

Mon frère m'avait rejoint chez les Magneron dès la rentrée 1949. Nous

avions deux années de décalage scolaire l'un par rapport à l'autre. Notre complicité, totale pendant longtemps, notamment lorsque nous logerons ensemble chez les dames Murray comme si nous étions étudiants, s'altérera un peu lorsque l'âge de la puberté nous atteindra. Pendant les six années de cohabitation, nous partageâmes le même lit. J'en tirerai l'enseignement que je n'étais pas fait pour les relations homosexuelles. Les filles m'attiraient d'autant plus, mais les lycées n'étaient pas mixtes. Ma cousine Michelle avait de jolies amies mais elles furent plus proches de mon frère qui avait pu les connaître dès la septième au «petit lycée» de fille. Thierry était un garçon physiquement plus fort que moi et d'une souplesse de chat dont j'étais quelque peu non pas jaloux mais envieux. Son teint naturellement mat et sa complexion esthétiquement plaisante les séduisaient davantage que ma minceur pâle en permanence et ma peau blanche tournant vite au rouge pour peler en été. J'avais par contre des facilités pour apprendre qui lui manquèrent, quand il avait un tempérament artiste qu'il exprimait en dessinant. Mes sœurs restèrent près des parents et ne bénéficièrent pas de cet éloignement qui nous fut imposé, dès lors qu'un lycée mixte s'ouvrit à Châteaubriant, dans les années 50. Les trois cousins Magneron étaient tous brillants et bosseurs. Jean-Pierre et Bernard nous donnaient des complexes avec leurs aptitudes aux mathématiques qui me manqueront toujours. L'amitié était virile, sans ambiguïté, sauf à se faire virer du lycée, comme ce fut le cas pour deux garçons pensionnaires.

Mon premier grand copain fut Jacques Mercier, fils du chauffeur du Maire, Chatenay ; il m'initia à la lecture assoiffée du journal Tintin, devenu hebdomadaire. Je serai également très proche des jumeaux Martin, fils du chirurgien d'Angers. Jean-Charles, fou de théâtre et de cinéma, me fit monter sur scène avec un petit groupe d'amateurs entrainé par notre prof' de lettres ; je dévorai dans sa bibliothèque les œuvres de Captain Jones – Biggles et Worrals ! – et aux polars de Peter Cheyney. Yves Bonhomme et moi deviendrons inséparables dès la quatrième. Yves Bonhomme était grand amateur de musique classique et me fit connaître Le Saint de Leslie Charteris, le héros de mon adolescence avec Lemmy Caution ; son père était le comptable du Royal, ce qui nous valut des places gratuites ; ses

parents louaient une villa durant tout l'été à La Bernerie où il retrouvait une bande de copains franciliens panachées de quelques filles superbes.

Mon père était fumeur, je le devins très jeune « *pour ne pas avoir la tentation d'aller fumer en cachette dans les chiottes* », en aspirant la fumée des Pall Mall fourguées en douce par l'armée américaine basée à Châteauroux.

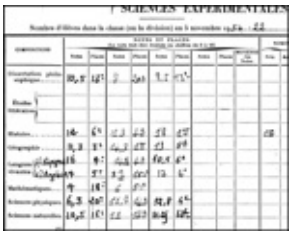
Ma mère était fine gueule et je devins gourmet du genre picorant. Elle me fit aimer les alcools et refuser d'y être asservi. À quinze ans, j'étais fou de cinéma, de romans policiers et de livres d'anticipation que j'allais louer chez la libraire de la rue Lenepveu, à côté du cinéma Le Royal. J'aimais le jazz et le Grenier de Montmartre. Monsieur Mouche dans Le Courrier de l'Ouest avait remplacé le Lariflette d'Ouest-France. Grâce à la plume d'Yves Donor – bien belle, sa fille Françoise… Doron! - j'y suivais le sport aussi bien que dans Ouest-France. J'avais assisté au match amical opposant le SCO d'Angers, médiocre équipe de seconde division, au Stade

de Reims qui décida du départ de Raymond Kopa pour la Champagne, non sans avoir auparavant convolé avec un Angevine. Les Magneron étaient de gauche et l'information politique était perfusée en continu par France Observateur, Le Monde et Réforme, sans compter, dès potron-minet, le bulletin d'information sur 1857 mètres grandes ondes et le Réveil musculaire de Robert Raynaud. Le dimanche, l'on écoutait Le Grenier de Montmartre. Guerres de Corée et d'Indochine excitaient mon goût pour l'exotisme, mais sans tomber dans l'excès militariste. Quand Mendès-France mit fin à cette dernière, je lui devins inconditionnel, rêvant du moment où je serais assez grand pour le rejoindre. Je bénis l'arrivée de l'Express quotidien, lancé à grands coups de verres de lait et de choucroute chez Lipp. On le voyait aux actualités Pathé Journal ou Gaumont, moments forts des séances aux cinémas « Variétés » et « Palace » que je fréquentais bien trois fois par semaine, quand je n'assistais pas à des après-midis non-stop au « Royal », le cinéma permanent où l'on ne payait qu'un seul ticket par séance comme dans ceux des Champs-Élysées.

À la fin de la seconde, j'étais tellement nul en lettres que M Lowe m'obligea à passer des examens de contrôle en septembre. J'en fus sauvé grâce aux gigantesques grèves de la fonction publique qui paralysa la France durant l'été 1953. De retour de Laredo en Espagne, j'avais pu attraper le dernier train Bordeaux-Nantes-Châteaubriant et préféré la pêche à la ligne avec les Doudet et les Prime à la rédaction des dissertations françaises et aux versions latines qui n'auraient de toute façon pas été distribuées aux correcteurs par les postiers en grève. M Lowe me fit traduire une lettre de Pline le Jeune « Soirée chez Lucullus ». Je ne compris que la première phrase laconique et lapidaire *Eo cenare*, je viendrai dîner. Qui parlera un jour du malaise des enseignants bien inspirés à l'origine, mais bloqués par l'imprévu? M Lowe préféra me laisser courir ma chance que de me faire redoubler, ce qu'il aurait dû pourtant faire. Il était vraiment plus sentimental et désespéré que je ne pensais, cet homme de grand talent qui pouvait mettre -20 à un thème latin et deux au major. J'avais découvert Montaigne en troisième, mais je ne l'approfondis vraiment qu'en première. Il me marquera pour la vie. Je stockai les

périodes stoïque et sceptique dans ma mémoire subconsciente. Seule m'inspirait le troisième tome des Essais, marqué par l'épicurisme. Comment en aurait-il été autrement dans le paradis angevin?

Je passai mes deux baccalauréats à la session de septembre, après avoir suivi les cours de vacances organisés en août par Pierre Letellier, avec Roger Quilliot, mon maître ès dissertation française, avec quatre bacs blancs, s'il vous plaît, M Lowe! Je ne me glorifie pas d'avoir été reçu à chaque fois avec indulgence du jury, mais sans culpabiliser pour autant. La pression pour la mention n'était pas encore obsessionnelle. On pouvait passer de l'état de potache à celui d'universitaire, sans états de service brillants. Ces mois d'été passés à Angers, comme si nous étions des étudiants de Faculté, valaient n'importe quelle plage de l'Atlantique. L'on fut initié aux grèves des usines Bessonneau de 1955, en allant aux cours à la Chambre de Commerce, entre deux rangs de CRS. Certains d'entre nous rêvaient déjà d'en découdre un jour avec les représentants de l'ordre public. La formule du cours intensif était largement plus efficace, mais plus coûteuse que celle des cours par correspondance.



LYCÉE DAVID D'ANGERS

CLASSE DE PHILOSOPHIE / SCIENCES EXPÉRIMENTALES

Quand j'étais petit enfant, je disais, paraît-il, que je serais médecin comme papa, lui assurant les visites à domicile, moi les consultations. Ne croyez pas que j'ai vécu obsédé par cette vocation pendant toute mon enfance. J'ai voulu faire une bonne centaine de métiers, parmi lesquels pilote d'avion double-queue, portier d'hôtel, interprète multilingue, coureur automobile comme Behra et le prince Bira, photographe, reporter... À seize ans, j'aimais l'histoire, la géographie, la politique. Je savais que j'étais doué pour les langues, en particulier l'anglais et l'espagnol que j'aurais pu parler couramment... si seulement je n'avais pas été aussi paresseux pour apprendre le vocabulaire et la syntaxe ni aussi casanier pour aller faire des séjours en famille dans leurs berceaux. Reçu sans gloire à mon bac B, je soutins à mes parents que je souhaitais m'inscrire en philo, pour faire une licence d'histoire-géo. Elle me conduirait à être journaliste au Monde comme Jacques Fauvet et André Fontaine, puis à la carrière politique derrière Mendès, JJSS et Françoise Giroud. Mes parents me regardèrent avec un mélange d'ahurissement et de consternation. J'eus beau pleurer toutes mes larmes du corps, je me retrouvai en Sciences-Ex, malgré la légèreté de mon bagage scientifique. Je ne pouvais rien contre le poids de la saga médicale familiale dont j'assurerai le quatrième chapitre.

Restait une dernière alternative: où? J'aimais Angers. Il y avait une école de médecine de plein exercice jusqu'à la troisième année, dépendante de Paris par la suite. J'y avais des amis et un amour récent. Je ne pouvais pas leur dire que mon avenir était lié à mon amour pour Marie-Laure, trop virtuel pour la balance du destin. Cela ne pesa pas lourd pour fléchir la décision de mes parents qui me vantèrent les mérites de Rennes, devenue Faculté indépendante, où mon père avait ses propres amis et qui était si proche de la maison familiale. Leur thèse ne manquait pas d'attraits et ils tenaient de toute façon les cordons de la bourse. Laissons le potache à Angers et devenons carabin à Rennes. Étudiant! Mot magique associant liberté et aventures pour construire sa vie. J'ai fait les mêmes études de médecine que mon père qui avait fait les mêmes que mon grand-père. Se repérer n'était pas difficile. Le cursus d'alors n'a plus cours en ce début de siècle du IIIème millénaire.

Pour en savoir plus sur ce « géant » qu'était mon père, on peut lire en annexe la notice biographique que lui a consacrée l'historien Yves Breton[20]. Il manque l'équivalent dédiée à sa géante de femme, ma mère !